

Les vertus théologales : Foi, espérance et charité

Cours Athénée avril 2024 – Textes

Introduction

- Texte n°1, *Catéchisme de l'Église catholique (CEC)*, n°1812 : « Les vertus humaines s'enracinent dans les vertus théologales qui adaptent les facultés de l'homme à la participation de la nature divine (cf. 2 P 1, 4). Car les vertus théologales se réfèrent directement à Dieu. Elles disposent les chrétiens à vivre en relation avec la Sainte Trinité. Elles ont Dieu Un et Trine pour origine, pour motif et pour objet. »
- Texte n°2, *Ibid.*, n°1813 : « Les vertus théologales fondent, animent et caractérisent l'agir moral du chrétien. Elles informent et vivifient toutes les vertus morales. Elles sont infusées par Dieu dans l'âme des fidèles pour les rendre capables d'agir comme ses enfants et de mériter la vie éternelle. Elles sont le gage de la présence et de l'action du Saint-Esprit dans les facultés de l'être humain. Il y a trois vertus théologales : la foi, l'espérance et la charité (cf. 1 Co 13, 13). »

I- Les vertus théologales

A) La bénédiction, horizon ultime de la vie humaine

- Texte n°1, SAINT AUGUSTIN, *De Trinitate*, XIV, VIII, 11 : « En réalité, nous sommes maintenant arrivés à ce point de la discussion où nous nous sommes engagés à considérer la partie la plus haute de la pensée humaine par laquelle elle connaît Dieu ou du moins peut le connaître, et ce pour y découvrir l'image de Dieu. Car, même si la pensée humaine n'est pas de la même nature que Dieu, l'image de cette nature, qui est meilleure que tout autre nature, doit cependant être cherchée et trouvée en nous, dans ce qui, dans notre nature, est le meilleur. Mais d'abord, la pensée doit être considérée en elle-même, avant sa participation à Dieu, et c'est en elle que doit être trouvée l'image de Dieu. Nous disons, en effet, que, même abîmée et défigurée une fois perdue sa participation à Dieu, elle reste pourtant image de Dieu. Elle en est assurément l'image en ce qu'elle est capable de Dieu et qu'elle peut participer à Dieu, et un si grand bien n'est possible que parce qu'elle est son image. »

- Texte n°2, ST THOMAS D'AQUIN, *Contra Gentiles*, lib. III, cap. 57 : « Tout intellect désire naturellement la vision de la substance divine. Mais un désir naturel ne peut être vain. Donc, n'importe quel intellect créé peut parvenir à la vision de la substance divine, l'infériorité de la nature n'étant pas un obstacle. De là vient qu'en Matthieu 22, 30, le Seigneur promet aux hommes la gloire des anges : "Ils seront", dit-il en parlant des hommes, "comme les anges de Dieu dans le ciel". Et dans l'Apocalypse 20, il est montré que la même mesure est offerte à l'homme et à l'ange. C'est aussi la raison pour laquelle presque partout dans l'Écriture Sainte, les anges sont montrés sous la forme des hommes : ou en totalité, comme on le voit des anges qui sont apparus à Abraham sous l'aspect d'hommes, en Genèse 18, 2 ; ou en partie, comme on le voit des animaux en Ézéchiel 1, 8, desquels il est dit que "des mains d'homme étaient sous leurs ailes". »

- Texte n°3, *ibid.*, cap. 51 : « Donc, cette vision immédiate de Dieu nous est promise dans l'Écriture, dans la 1^{ère} épître aux Corinthiens 13, 12 : "Nous voyons maintenant par énigme comme dans un miroir ; mais alors ce sera face à face". (...) Ainsi donc, nous verrons Dieu face à face, parce que nous le verrons immédiatement, comme un homme que nous voyons face à face. Et selon cette vision, nous sommes assimilés à Dieu au plus haut point, et nous sommes rendus participants de sa bénédiction : car Dieu lui-même intègre sa substance par son essence, et c'est sa félicité. D'où il est dit dans la 1^{ère} épître de Jean 3, 2 : "Et quand il sera apparu, nous lui serons semblables et nous le verrons tel qu'il est. (...) Donc ils mangent et ils boivent à la table de Dieu, ceux qui jouissent de la même félicité par laquelle Dieu est heureux, en le voyant de cette manière par laquelle lui-même se voit lui-même. »

- Texte n°4, IBID., QD *De veritate*, q. 8, a. 1, c : « Il est clair que la bénédiction de n'importe quelle créature intellectuelle consiste dans son opération très parfaite. Mais ce qui est suprême dans n'importe quelle créature rationnelle, est l'intellect. C'est pourquoi il est nécessaire que la bénédiction de n'importe quelle créature rationnelle consiste dans une très noble vision de l'intellect. Or la noblesse de la vision intellective vient de la noblesse de ce qui est intelligible (...) Donc, si la créature rationnelle ne parvenait pas dans sa très parfaite vision à voir l'essence divine, sa bénédiction ne serait pas Dieu lui-même, mais quelque chose en dessous de Dieu ; ce qui ne peut être, parce qu'il y a perfection ultime de n'importe quelle réalité quand elle atteint à son principe. Or Dieu lui-même a créé immédiatement toutes les créatures rationnelles, comme le tient la vraie foi. C'est pourquoi, il est nécessaire selon la foi que toute créature rationnelle qui parvient à la bénédiction voie Dieu par essence. »

- Texte n°5, IBID., In *Joan*, cap. 1, l. 11 : « Il est impossible que quelqu'un obtienne la bénédiction parfaite si ce n'est dans la vision de l'essence divine, parce que le désir naturel de l'intellect est de savoir et de connaître les causes de tous les effets connus de lui, ce qui ne peut être accompli que par le fait que soit su et connue la cause universelle de toutes choses, elle qui n'est pas composée d'effet et de cause, comme les causes secondes. Et c'est pourquoi, enlever la possibilité de la vision de l'essence divine par les hommes, c'est enlever la bénédiction elle-même. »

B) Les moyens pour l'homme d'atteindre la bénédiction

- Texte n°1, IBID., *Somme de théologie*, IaIIae, q. 5, a. 5, ad 2. « La nature qui peut obtenir un bien parfait est d'une condition plus noble, bien qu'elle ait besoin d'un secours extérieur pour l'obtenir, que la nature qui ne peut obtenir un bien parfait, mais obtient un bien imparfait, bien qu'elle n'ait pas besoin pour son obtention d'une aide extérieure (...). Et c'est pourquoi, la créature rationnelle qui peut obtenir le bien de la béatitude parfaite, en ayant besoin pour cela du secours divin, est plus parfaite que la créature irrationnelle, qui n'est pas capable d'un bien de ce genre, mais obtient un bien imparfait par la vertu de sa nature. »

- Texte n°2, *Ibid.*, ad 1 : « De même que la nature ne manque pas à l'homme dans les choses nécessaires, bien qu'elle ne lui ait pas donné les armes et les vêtements comme aux autres animaux, parce qu'elle lui a donné la raison et la main, par lesquelles elle pourrait se procurer ces choses, ainsi, elle ne manque pas à l'homme dans les choses nécessaires, bien qu'elle ne lui ait pas donné un principe par lequel il pourrait obtenir la béatitude ; en effet, c'était impossible. Mais elle lui a donné le libre arbitre, par lequel il pourrait se tourner vers Dieu qui le rendrait bienheureux. "En effet, ce que nous pouvons par nos amis, nous le pouvons nous-mêmes en quelque sorte", comme il est dit au livre III de l'Éthique. »

C) *L'existence et le rôle des vertus théologales*

- Texte n°1, IBID., *In III Sent.*, d. 23, q. 1, a. 4, q^{la} 3, c. : « En tous ceux qui agissent pour une fin, il faut qu'il y ait une inclination à la fin, et comme un certain commencement de la fin : autrement jamais ils n'agiraient pour la fin. Mais la fin à laquelle la largesse divine a ordonné ou prédestiné l'homme, à savoir la fruition de lui-même, est totalement élevée au-dessus de la faculté de la nature créée, parce que "ni l'œil n'a vu, ni l'oreille n'a entendu, et il n'est pas monté au cœur de l'homme ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment", comme il est dit dans la 1^{ère} épître aux Corinthiens 2, 9. C'est pourquoi par les forces naturelles seulement, l'homme n'a pas suffisamment d'inclination vers cette fin ; et il est donc nécessaire que soit surajouté à l'homme quelque chose par quoi il a une inclination vers cette fin, comme par ses forces naturelles il a une inclination à la fin qui lui est connaturelle ; or ces éléments surajoutés sont appelés des vertus théologales. »

- Texte n°2, IBID., *ST*, IaIIae, q. 62, a. 1, c. : « Des principes de ce genre sont appelés vertus théologales, d'une part parce qu'elles ont Dieu pour objet en tant que, par elles, nous sommes ordonnés de manière droite à Dieu, et d'autre part parce qu'elles nous sont infusées par Dieu seul et que des vertus de ce genre sont transmises par la seule révélation divine dans la Sainte Écriture. »

D) *Les différentes vertus théologales*

- Texte n°1, *Ibid.*, a. 3, c. : « Mais ces deux choses défaillent par rapport à l'ordre de la béatitude surnaturelle, selon ce passage de la 1^{ère} épître aux Corinthiens, 2 : "L'œil n'a pas vu et l'oreille n'a pas entendu et il n'est pas monté au cœur de l'homme ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment". C'est pourquoi il a été nécessaire que, quant aux deux, quelque chose de surnaturel soit ajouté à l'homme, pour l'ordonner à la fin surnaturelle. Et d'abord quant à l'intellect, sont ajoutés à l'homme des principes surnaturels qui sont saisis par la lumière divine ; et ce sont les choses à croire, sur lesquelles porte la foi. Ensuite, la volonté est ordonnée à cette fin et quant au mouvement de l'intention, tendant vers elle comme en ce qu'il est possible d'obtenir, ce qui relève de l'espérance ; et quant à l'union spirituelle par laquelle on est, d'une certaine manière, transformé en cette fin, ce qui se fait par la charité. »

II- La foi

A) *La lumière de la foi*

- Texte n°1, PAPE FRANÇOIS, encyclique *Lumen fidei*, n°1 : « La tradition de l'Église a désigné le grand don apporté par Jésus, qui, dans l'Évangile de Jean, se présente ainsi : "Moi, lumière, je suis venu dans le monde, pour que quiconque croit en moi ne demeure pas dans les ténèbres" (Jn 12, 46). (...) Conscients du grand horizon que la foi leur ouvriraient, les chrétiens appelleraient le Christ le vrai soleil, "dont les rayons donnent la vie". À Marthe qui pleure la mort de son frère Lazare, Jésus dit : "Ne t'ai-je pas dit que si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ?" (Jn 11, 40). Celui qui croit, voit ; il voit avec une lumière qui illumine tout le parcours de la route, parce qu'elle nous vient du Christ ressuscité, étoile du matin qui ne se couche pas. »

- Texte n°2, *Ibid.*, n°5 : « Un temps de grâce qui nous aide à expérimenter la grande joie de croire, à raviver la perception de l'ampleur des horizons que la foi entrouvre, pour la confesser dans son unité et son intégrité, fidèles à la mémoire du Seigneur, soutenus par sa présence et par l'action de l'Esprit-Saint. La conviction d'une foi qui rend la vie grande et pleine, centrée sur le Christ et sur la force de sa grâce, animait la mission des premiers chrétiens. Dans un récit de martyre, nous lisons ce dialogue : "Où sont tes parents ?" demandait le juge au martyr, et celui-ci répondit : "Notre vrai père est le Christ, et notre mère la foi en lui". Pour ces chrétiens la foi, en tant que rencontre avec le Dieu vivant manifesté dans le Christ, était une "mère", parce qu'elle les faisait venir à la lumière, engendrait en eux la vie divine, une nouvelle expérience, une vision lumineuse de l'existence pour laquelle on était prêt à rendre un témoignage public jusqu'au bout. »

- Texte n°3, *Ibid.*, n°7 : « dans la foi, vertu surnaturelle donnée par Dieu, nous reconnaissions qu'un grand Amour nous a été offert, qu'une bonne Parole nous a été adressée et que, en accueillant cette Parole, qui est Jésus

Christ, Parole incarnée, l’Esprit-Saint nous transforme, éclaire le chemin de l’avenir et fait grandir en nous les ailes de l’espérance pour le parcourir avec joie. »

• Texte n°4, *Ibid.*, n°11 : « Pour Abraham la foi en Dieu éclaire les racines les plus profondes de son être, lui permet de reconnaître la source de bonté qui est à l’origine de toutes choses, et de confirmer que sa vie ne procède pas du néant ou du hasard, mais d’un appel et d’un amour personnels. Le Dieu mystérieux qui l’a appelé n’est pas un Dieu étranger, mais celui qui est l’origine de tout, et qui soutient tout. »

• Texte n°5, *Ibid.*, n°15 et 18 : « La foi chrétienne est centrée sur le Christ, elle est confession que Jésus est le Seigneur et que Dieu l’a ressuscité des morts. (...) L’histoire de Jésus est la pleine manifestation de la fiabilité de Dieu. (...) [Elle] apparaît comme le lieu de l’intervention définitive de Dieu, la manifestation suprême de son amour pour nous. La parole que Dieu nous adresse en Jésus n’est pas une parole supplémentaire parmi tant d’autres, mais sa Parole éternelle (cf. He 1, 1-2). Il n’y a pas de garantie plus grande que Dieu puisse donner pour nous assurer de son amour, comme nous le rappelle saint Paul (cf. Rm 8, 31-39). La foi chrétienne est donc foi dans le plein Amour, dans son pouvoir efficace, dans sa capacité de transformer le monde et d’illuminer le temps. (...) La foi chrétienne est foi en l’Incarnation du Verbe et en sa Résurrection dans la chair, foi en un Dieu qui s’est fait si proche qu’il est entré dans notre histoire. La foi dans le Fils de Dieu fait homme en Jésus de Nazareth, ne nous sépare pas de la réalité, mais nous permet d’accueillir son sens le plus profond, de découvrir combien Dieu aime ce monde et l’oriente sans cesse vers lui ; et cela amène le chrétien à s’engager, à vivre de manière encore plus intense sa marche sur la terre. »

• Texte n°6, *Ibid.*, n°20-21 : « La foi dans le Christ nous sauve parce que c’est en lui que la vie s’ouvre radicalement à un Amour qui nous précède et nous transforme de l’intérieur, qui agit en nous et avec nous. (...) Nous pouvons ainsi comprendre la nouveauté à laquelle la foi nous conduit. Le croyant est transformé par l’Amour, auquel il s’est ouvert dans la foi, et dans son ouverture à cet Amour qui lui est offert, son existence se dilate au-delà de lui-même. Saint Paul peut affirmer : “Ce n’est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi” (Ga 2, 20), et exhorter : “Que le Christ habite en vos coeurs par la foi !” (Ep 3, 17). Dans la foi, le “moi” du croyant grandit pour être habité par un Autre, pour vivre dans un Autre, et ainsi sa vie s’élargit dans l’Amour. Là se situe l’action propre de l’Esprit-Saint. Le chrétien peut avoir les yeux de Jésus, ses sentiments, sa disposition filiale, parce qu’il est rendu participant à son Amour, qui est l’Esprit. »

• Texte n°7, *Ibid.*, n°22 : « Comme le Christ embrasse en lui tous les croyants, qui forment son corps, le chrétien se comprend lui-même dans ce corps, en relation originale au Christ et aux frères dans la foi. (...) Les chrétiens sont “un” (cf. Ga 3, 28), sans perdre leur individualité, et, dans le service des autres, chacun rejoint le plus profond de son être. (...) La foi a une forme nécessairement ecclésiale, elle se confesse de l’intérieur du corps du Christ, comme communion concrète des croyants. C’est de ce lieu ecclésial qu’elle ouvre chaque chrétien vers tous les hommes. (...) La foi n’est pas un fait privé, une conception individualiste, une opinion subjective, mais elle naît d’une écoute et elle est destinée à être prononcée et à devenir annonce. »

• Texte n°8, *Ibid.*, n°37 : « Celui qui s’est ouvert à l’amour de Dieu, qui a écouté sa voix et reçu sa lumière, ne peut garder ce don pour lui. Puisque la foi est écoute et vision, elle se transmet aussi comme parole et comme lumière. (...) La lumière de Jésus brille, comme dans un miroir, sur le visage des chrétiens, et ainsi elle se répand et arrive jusqu’à nous, pour que nous puissions, nous aussi, participer à cette vision et réfléchir sur les autres cette lumière, comme dans la liturgie de Pâques la lumière du cierge allume beaucoup d’autres cierges. La foi se transmet, pour ainsi dire, par contact, de personne à personne, comme une flamme s’allume à une autre flamme. Les chrétiens, dans leur pauvreté, sèment une graine si féconde qu’elle devient un grand arbre et est capable de remplir le monde de fruits. »

• Texte n°9, *Ibid.*, n°45 : « Dans la célébration des sacrements, l’Église transmet sa mémoire, en particulier avec la profession de foi. Celle-ci ne consiste pas tant à donner son assentiment à un ensemble de vérités abstraites. Dans la confession de foi, au contraire, toute la vie s’achemine vers la pleine communion avec le Dieu vivant. On peut dire que, dans le *Credo*, le croyant est invité à entrer dans le mystère qu’il professe et à se laisser transformer par ce qu’il professe. Pour comprendre le sens de cette affirmation, nous pensons surtout au contenu du *Credo* qui a une structure trinitaire : le Père et le Fils s’unissent dans l’Esprit d’Amour. Ainsi, le croyant affirme que le centre de l’être, le secret le plus profond de toute chose, c’est la communion divine. Par ailleurs, le *Credo* contient aussi une confession christologique : les mystères de la vie de Jésus sont de nouveau parcourus jusqu’à sa Mort, sa Résurrection et son Ascension au ciel, dans l’attente de sa venue finale dans la gloire. On affirme donc que ce Dieu communion, échange d’amour entre Père et Fils dans l’Esprit, est capable d’embrasser l’histoire de l’homme, de l’introduire dans son dynamisme de communion, qui a son origine et sa fin ultime dans le Père. Celui qui confesse la foi se trouve engagé dans la vérité qu’il confesse. Il ne peut pas prononcer en vérité les paroles du *Credo* sans être par cela-même transformé, sans être introduit dans une histoire d’amour qui le saisit, qui dilate son être en le rendant membre d’une grande communion, du sujet ultime qui prononce le *Credo* et qui est l’Église. Toutes les vérités à croire disent le mystère de la vie nouvelle de la foi comme chemin de communion avec le Dieu Vivant. »

• Texte n°10, *Ibid.*, n°51-53 : « En raison de son lien avec l’amour (cf. Ga 5, 6), la lumière de la foi se met au service concret de la justice, du droit et de la paix. La foi naît de la rencontre avec l’amour originale de Dieu en qui apparaît le sens et la bonté de notre vie ; celle-ci est illuminée dans la mesure même où elle entre dans le dynamisme ouvert par cet amour, devenant chemin et pratique vers la plénitude de l’amour. (...) Oui, la foi est un bien pour tous, elle est un bien commun, sa lumière n’éclaire pas seulement l’intérieur de l’Église et ne sert pas seulement à construire

une cité éternelle dans l'au-delà ; elle nous aide aussi à édifier nos sociétés, afin que nous marchions vers un avenir plein d'espérance. (...) Le premier environnement dans lequel la foi éclaire la cité des hommes est donc la famille. (...) Fondés sur l'amour divin, l'homme et la femme peuvent se promettre l'amour mutuel dans un geste qui engage toute leur vie et rappelle tant d'aspects de la foi. Promettre un amour qui soit pour toujours est possible quand on découvre un dessein plus grand que ses propres projets, qui nous soutient et nous permet de donner l'avenir tout entier à la personne aimée. La foi peut aider à comprendre toute la profondeur et toute la richesse de la génération d'enfants, car elle fait reconnaître en cet acte l'amour créateur qui nous donne et nous confie le mystère d'une nouvelle personne. (...) En famille, la foi accompagne tous les âges de la vie, à commencer par l'enfance : les enfants apprennent à se confier à l'amour de leurs parents. C'est pourquoi, il est important que les parents cultivent en famille des pratiques communes de foi, qu'ils accompagnent la maturation de la foi de leurs enfants. Traversant une période de la vie si complexe, riche et importante pour la foi, les jeunes surtout doivent ressentir la proximité et l'attention de leur famille et de la communauté ecclésiale dans leur processus de croissance dans la foi. (...) Les jeunes désirent une vie qui soit grande. La rencontre avec le Christ – le fait de se laisser saisir et guider par son amour – élargit l'horizon de l'existence et lui donne une espérance solide qui ne déçoit pas. La foi n'est pas un refuge pour ceux qui sont sans courage, mais un épanouissement de la vie. Elle fait découvrir un grand appel, la vocation à l'amour, et assure que cet amour est fiable, qu'il vaut la peine de se livrer à lui, parce que son fondement se trouve dans la fidélité de Dieu, plus forte que notre fragilité. »

- Texte n°11, *Ibid.*, n°56-57 : « Parler de la foi amène à parler aussi des épreuves douloureuses, mais justement Paul voit en elles l'annonce la plus convaincante de l'Évangile ; parce que c'est dans la faiblesse et dans la souffrance qu'émerge et se découvre la puissance de Dieu qui dépasse notre faiblesse et notre souffrance. (...) À l'heure de l'épreuve, la foi nous éclaire, et dans la souffrance et dans la faiblesse nous apparaît clairement que “ce n'est pas nous que nous prêchons, mais le Christ Jésus, Seigneur” (2 Co 4, 5). (...) Le chrétien sait que la souffrance ne peut être éliminée, mais qu'elle peut recevoir un sens, devenir acte d'amour, confiance entre les mains de Dieu qui ne nous abandonne pas et, de cette manière, être une étape de croissance de la foi et de l'amour. En contemplant l'union du Christ avec le Père, même au moment de la souffrance la plus grande sur la croix (cf. Mc 15, 34), le chrétien apprend à participer au regard même de Jésus. Par conséquent la mort est éclairée et peut être vécue comme l'ultime appel de la foi, l'ultime “Sors de la terre”, l'ultime “Viens !” prononcé par le Père, à qui nous nous remettons dans la confiance qu'il nous rendra forts aussi dans le passage définitif. La lumière de la foi ne nous fait pas oublier les souffrances du monde. Pour combien d'hommes et de femmes de foi, les personnes qui souffrent ont été des médiatrices de lumière ! Ainsi le lépreux pour saint François d'Assise, ou pour la Bienheureuse Mère Teresa de Calcutta, ses pauvres. Ils ont compris le mystère qui est en eux. En s'approchant d'eux, ils n'ont certes pas effacé toutes leurs souffrances, ni n'ont pu leur expliquer tout le mal. La foi n'est pas une lumière qui dissiperait toutes nos ténèbres, mais la lampe qui guide nos pas dans la nuit, et cela suffit pour le chemin. À l'homme qui souffre, Dieu ne donne pas un raisonnement qui explique tout, mais il offre sa réponse sous la forme d'une présence qui accompagne, d'une histoire de bien qui s'unit à chaque histoire de souffrance pour ouvrir en elle une trouée de lumière. »

B) *Les rapports de la raison et de la foi : des relations réciproques*

- Texte n°1, *Rom* 1, 19-20 : « Car ce qu'on peut connaître de Dieu est pour eux manifeste : Dieu le leur a manifesté. Depuis la création du monde, en effet, ses [attributs] invisibles sont rendus visibles à l'intelligence par ses œuvres : et sa puissance éternelle et sa divinité. » ;
- Texte n°2, *Sg.* 13, 3-5 : « Que si, charmés de leur beauté, ils les ont pris pour des dieux, qu'ils sachent combien leur Maître est supérieur, car c'est l'Auteur même de la beauté qui les a créés. Et si c'est leur puissance et leur activité qui les ont frappés, qu'ils en déduisent combien plus puissant est Celui qui les a formés ; car la grandeur et la beauté des créatures font, par analogie, contempler leur Auteur. »
- Texte n°3, *In Rom*, cap. 1, 1. 6 : « Quelque chose est complètement inconnu de Dieu pour l'homme en cette vie, à savoir ce qu'est Dieu. D'où le fait que Paul trouve un autel à Athènes avec l'inscription : “Au Dieu inconnu”. Et la raison de cela, c'est que la connaissance de l'homme commence par les choses qui nous sont connaturelles, à savoir par les créatures sensibles qui ne sont pas proportionnées pour représenter l'essence divine. »
- Texte n°4, *In Ioan*, cap. 1, 1. 5 : « Avant l'avènement du Verbe il y eut dans le monde une certaine lumière, celle que les philosophes se vantaient d'avoir ; mais elle fut fausse, parce que, comme le dit l'Épître aux Romains 1, 21 : “Ils se sont dispersés dans leurs pensées, et leur cœur insensé s'est obscurci ; en effet, en disant qu'ils sont sages, ils se sont rendus stupides” ; et Jérémie 10, 14 : “Tout homme est devenu sot en raison de sa science”. »
- Texte n°5, *Expositio in symbolorum Apostolorum*, pr. : « Aucun des philosophes avant l'avènement du Christ n'a pu, malgré tout son effort, en savoir autant sur Dieu et sur ce qui est nécessaire pour la vie éternelle, qu'après l'avènement du Christ n'en sait une vieille femme par la foi. »
- Texte n°6, *Sermon Attendite a falsis prophetis*, par. 2 : « On dit que Pythagore fut d'abord un boxeur, mais que lorsqu'il eut entendu un maître parler de l'immortalité de l'âme et assurer que l'âme est immortelle, il en fut si séduit qu'il abandonna tout le reste et se consacra à l'étude de la philosophie. Mais y a-t-il une petite vieille d'aujourd'hui qui ne sache que l'âme est immortelle ? La foi sait beaucoup plus de choses que la philosophie et donc, si la philosophie s'oppose à la foi, il ne faut pas recevoir son enseignement. »

- Texte n°7, *Super Boetium De Trinitate*, pr. : « C'est ce que dit Job 36, 25 : "Tous les hommes le voient", à savoir Dieu, "chacun le regarde de loin" : en effet, les créatures, par lesquelles Dieu est connu naturellement, sont distantes à l'infini de lui. Mais parce que, dans les choses qui sont vues de loin, la vue est facilement trompée, c'est pourquoi ceux qui ont cherché à connaître Dieu à partir des créatures, sont tombés dans de multiples erreurs. »

- Texte n°8, QD *De veritate*, q. 14, a. 8, c. : « La foi qui est considérée comme une vertu ne peut avoir cela en raison de l'évidence des choses, puisqu'elle porte sur celles qui n'apparaissent pas. Il faut donc qu'elle tienne cela du fait qu'elle adhère à un témoignage dans lequel la vérité est trouvée de manière infaillible. Or, de même que tout être créé, autant qu'il est en lui, est vain et déficient, à moins d'être contenu par l'étant incrémenté ; ainsi aussi, toute vérité créée est déficiente à moins qu'elle ne soit rectifiée par la vérité incrémentée. C'est pourquoi assentir au témoignage d'un homme ou d'un Ange ne conduirait pas infailliblement à la vérité, à moins que ne soit considéré en lui le témoignage de Dieu qui parle. C'est pourquoi il est nécessaire que la foi, qui est considérée comme une vertu, fasse adhérer l'intellect de l'homme à cette vérité qui consiste dans la connaissance divine, en transcendant la vérité de son intellect propre. »

- Texte n°9, *Super librum Dionysii De divinis nominibus expositio*, cap. 1, l. 1 : « Nous sommes unis par la foi à des réalités plus hautes que ne le sont celles auxquelles la raison naturelle atteint et nous y adhérons de manière plus certaine, autant que la révélation divine est plus certaine que la connaissance humaine. »

- Texte n°10, *In Gal*, cap. 5, l. 4 : « "Marchez par l'esprit", c'est-à-dire progressez par l'Esprit-Saint en opérant bien. Car l'Esprit-Saint meut et pousse les coeurs à bien opérer (...). Il faut donc marcher par l'esprit, c'est-à-dire par l'intelligence, de sorte que la raison elle-même ou l'intelligence concorde avec la loi de Dieu (...). Car l'esprit humain est vain par lui-même, et à moins qu'il ne soit régi d'ailleurs, il fluctue de ci et de là (...). La raison humaine ne peut donc parfaitement se tenir droite à moins qu'elle ne soit dirigée par l'Esprit divin. Et c'est pourquoi l'Apôtre dit : "Marchez par l'esprit", c'est-à-dire par l'Esprit-Saint dirigeant et conduisant, que nous devons suivre comme nous montrant la voie. Car la connaissance de la fin surnaturelle n'est en nous que par l'Esprit-Saint, selon la 1^{ère} épître aux Corinthiens 2, 9 : "L'œil n'a pas vu, et l'oreille n'a pas entendu, et il n'est pas monté au cœur de l'homme, etc.", et il s'ensuit : "Mais Dieu nous l'a révélé par son Esprit". De même, <par l'Esprit Saint que nous devons suivre> comme nous inclinant. Car l'Esprit-Saint pousse et incline la puissance affective à bien vouloir, selon (...) le Psaume 142, 10 : "Ton Esprit bon me conduira dans une terre droite". »

- Texte n°11, *In II Cor*, cap. 2, l. 3 : « Cela est dit de la différence de connaissance au sujet de Dieu que produisent les autres sciences et celle que produit la foi. Car la connaissance de Dieu que l'on a par les autres sciences illumine seulement l'intellect, en montrant que Dieu est la cause première, qu'il est un et sage, etc. Mais la connaissance de Dieu que l'on a par la foi illumine l'intellect et réjouit la puissance affective, parce qu'elle dit non seulement que Dieu est la première cause, mais qu'il est notre sauveur, qu'il est rédempteur, et qu'il nous aime, qu'il s'est incarné pour nous : toutes choses qui enflamment la puissance affective. Et c'est pourquoi il faut dire que <Dieu> manifeste par nous à celui qui croit "l'odeur de sa connaissance", c'est-à-dire la connaissance de sa douceur, parce que cette odeur est diffusée partout. »

- Texte n°12, *In Ioan*, cap. 6, l. 3 : « L'objet de la foi peut être une créature : en effet je crois que le ciel est créé ; de même, une créature peut être un témoin de la foi : en effet, je crois Paul ou n'importe quel saint ; mais la fin de la foi ne peut être que Dieu, car notre esprit se porte seulement en Dieu comme à une fin. Or la fin, puisqu'elle a raison de bien, est l'objet de l'amour ; et c'est pourquoi, croire en Dieu comme en une fin est le propre de la foi formée par la charité. »

- Texte n°13, H. DE LUBAC, *La foi chrétienne. Essai sur la structure du symbole des apôtres*, Paris, éd. du Cerf, 2008, p. 165 : « Lorsque je crois en Dieu, lorsque je lui donne ma foi, lorsque, en réponse à son initiative, je m'en remets à lui par le fond de mon être, il s'établit entre lui et moi un lien de réciprocité d'une telle nature que le même mot de "foi" a pu être appliqué à chacun des deux partenaires. "La foi des deux parties", a écrit saint Jean de la Croix, non sans hardiesse, à propos du rapport de l'âme croyante avec Dieu. Il s'agit en effet de "la rencontre de deux personnes, se portant l'une vers l'autre dans une plénitude de présence, une totalité d'engagement". De fait, "en son sens primitif et naturel, le mot foi éveille l'idée de fidélité loyale" et évoque le don réciproque des époux. »

- Texte n°14, *ST*, IIaIIae, q. 6, a. 1, c : « Puisque l'homme, en donnant son assentiment aux choses qui sont de foi, est élevé au-dessus de sa nature, il est nécessaire que cela soit en lui en raison d'un principe surnaturel le mouvant intérieurement, qui est Dieu. Et c'est pourquoi la foi quant à l'assentiment, qui est l'acte principal de la foi, vient de Dieu mouvant intérieurement par la grâce. »

- Texte n°15, *In Ioan*, cap. 6, l. 4 : « Le fait même de croire est en nous en vertu d'un don de Dieu (...). Or parfois, Dieu le Père est dit donner au Fils les hommes qui croient, comme ici : "Tout ce que me donne le Père, vient à moi". Parfois, le Fils donne au Père, comme dans ce passage de la 1^{ère} épître aux Corinthiens 15, 24 : "Quand il aura livré le royaume au Dieu et Père". De là nous comprenons que, de même que le Père en donnant ne perd pas pour lui le royaume, ainsi non plus le Fils. Mais le Père donne au Fils en tant qu'il fait que l'homme adhère à sa parole (...). Et le Fils attire au Père, en tant que sa parole manifeste le Père lui-même. »

- Texte n°16, *In Ioan*, cap. 14, l. 6 : « De même que l'effet de la mission du Fils est de conduire au Père, ainsi l'effet de la mission de l'Esprit Saint est de conduire les fidèles au Fils. Et le Fils, puisqu'il est la sagesse engendrée elle-même, est la vérité même, selon ce qui est dit ci-dessus 14, 6 : "Moi, je suis la voie, la vérité et la vie". Et c'est

pourquoi, l'effet d'une telle mission est de rendre les hommes participants de la divine sagesse, et connaisseurs de la vérité. Donc, le Fils nous livre l'enseignement, puisqu'il est le Verbe ; mais l'Esprit Saint nous rend capables de son enseignement. Il dit donc : "Lui vous enseignera toutes choses", puisque, quel que soit ce qu'un homme enseigne extérieurement, si l'Esprit Saint ne lui donne intérieurement l'intelligence, il travaille en vain : parce que si l'Esprit Saint n'est pas présent au cœur de celui qui entend, vaine sera la parole de celui qui enseigne (...) ; et c'est si vrai que le Fils lui-même parlant par l'organe de l'humanité ne peut rien si lui-même n'agit pas intérieurement par l'Esprit Saint. (...) Or il nous fait savoir toutes choses en nous inspirant intérieurement, en nous dirigeant et en nous élevant vers les réalités spirituelles. »

- Texte n°17, *ST*, IIIa, q. 55, a. 5, c. : « Le Christ a montré ces signes de résurrection aux disciples pour deux raisons. Premièrement, parce que leurs coeurs n'étaient pas disposés au fait de recevoir facilement la foi en la résurrection. C'est pourquoi, lui-même leur dit dans le dernier chapitre de Luc (24, 25) : "Ô gens stupides et au cœur lent à croire !" Et au dernier chapitre de Marc, "il leur reprocha leur incrédulité et leur dureté de cœur". Deuxièmement, pour qu'en leur montrant des signes de ce genre, leur témoignage soit rendu plus efficace, selon ce passage de la Première Épître de Jean 1, 1-2 : "Ce que nous avons vu et entendu, et ce que nos mains ont touché, nous en témoignons." »

- Texte n°18, *ST*, IIaIIe, q. 2, a. 9, ad 3 : « Celui qui croit a quelque chose l'amenant suffisamment à croire : en effet, il est amené par l'autorité de l'enseignement divin confirmé par les miracles, et qui plus est, par l'instinct intérieur de Dieu qui l'y invite. C'est pourquoi il ne croit pas à la légère. Cependant il n'a pas un motif suffisant pour savoir. Et c'est pourquoi la raison de mérite n'est pas enlevée. »

- Texte n°19, *Contra Gent.*, lib. II, cap. 2, 3 : « En effet, tout ce qui est distribué de la bonté et de la perfection dans les diverses créatures de manière particulière, tout cela est rassemblé en lui de manière universelle, comme dans la source de toute bonté (...). Si donc la bonté des créatures, leur beauté et leur douceur attirent ainsi les esprits des hommes, la fontaine de la bonté divine, comparée attentivement aux ruisseaux de bonté que l'on peut trouver dans les créatures, attire totalement à elle leurs âmes enflammées. »

- Texte n°20, *ibid.*, 4 : « Cette étude établit les hommes dans une certaine ressemblance de la perfection divine. On a, en effet, montré dans le livre I que Dieu, en se connaissant lui-même, voit en lui toutes les autres choses. Donc, puisque la foi chrétienne instruit l'homme surtout sur Dieu, et lui fait connaître les créatures par la lumière de la révélation divine, il se produit en l'homme une certaine ressemblance de la sagesse divine. »

- Texte n°21, *ibid.*, cap. 3, 5 : « La doctrine apparaît donc fausse, de ceux qui disaient que ce que l'on peut penser des créatures est sans importance pour la vérité de la foi du moment que ce que l'on pense de Dieu est correct, comme Augustin le raconte (...). Car l'erreur sur les créatures rejaillit en une fausse doctrine sur Dieu, et détourne les esprits des hommes de Dieu, vers qui la foi s'efforce de les diriger, en les soumettant à d'autres causes. »

III- L'espérance

A) La nature de l'espérance

- Texte n°1, *ST*, IIaIIae, q. 17, a. 1, c. : « Mais quelque chose nous est possible de deux façons : ou par nous-mêmes ou par les autres (...). Quand donc nous espérons quelque chose comme possible pour nous grâce au secours divin, notre espérance atteint Dieu lui-même, sur l'aide de qui nous nous appuyons. »

- Texte n°2, *Ibid.*, a. 2, c. : « L'espérance de laquelle nous parlons atteint Dieu en s'appuyant sur son aide pour obtenir le bien espéré. Mais il faut que l'effet soit proportionné à la cause. Et c'est pourquoi le bien que nous devons espérer proprement et principalement de Dieu est le bien infini qui est proportionné à la puissance de Dieu qui nous aide : car c'est le propre d'une vertu infinie de conduire à un bien infini. Or ce bien est la vie éternelle qui consiste dans la fruition de Dieu lui-même ; en effet, on ne doit pas espérer de lui quelque chose de moins que lui-même, puisque sa bonté, par laquelle il communique des biens à la créature, n'est pas moindre que son essence. Et c'est pourquoi l'objet propre et principal de l'espérance est la béatitude éternelle. »

- Texte n°3, *Ibid.*, a. 6, c. : « Une vertu est appelée théologale du fait qu'elle a Dieu pour objet auquel elle adhère. Or quelqu'un peut adhérer à un être de deux façons : d'une part à cause de lui-même, d'autre part en tant que par lui on parvient à autre chose. Ainsi, la charité fait que l'homme adhère à Dieu pour lui-même, en unissant la volonté de l'homme à Dieu par affection d'amour. Mais l'espérance et la foi font que l'homme adhère à Dieu comme à un principe duquel nous parvennent des biens. Or de Dieu nous parviennent et la connaissance de la vérité et l'obtention de la bonté parfaite. C'est pourquoi la foi fait que l'homme adhère à Dieu en tant qu'il est pour nous principe de la connaissance de la vérité : en effet nous croyons que ces choses qui nous sont dites par Dieu sont vraies. Et l'espérance nous fait adhérer à Dieu en tant qu'il est pour nous le principe de la bonté parfaite, à savoir en tant que par l'espérance nous nous appuyons sur le secours divin pour obtenir la béatitude. »

- Texte n°4, BENOIT XVI, *Spe Salvi*, n°2 : « Ce qui a été déterminant pour la conscience des premiers chrétiens, à savoir le fait d'avoir reçu comme don une espérance crédible, se manifeste aussi là où est mise en regard l'existence chrétienne avec la vie avant la foi, ou avec la situation des membres des autres religions. Paul rappelle aux Éphésiens que, avant leur rencontre avec le Christ, ils étaient "sans espérance et sans Dieu dans le monde" (cf. *Ep* 2, 12). Naturellement, il sait qu'ils avaient eu des dieux, qu'ils avaient eu une religion, mais leurs dieux s'étaient révélés discutables et, de leurs mythes contradictoires, n'émanait aucune espérance. Malgré les dieux, ils étaient "sans Dieu"

et, par conséquent, ils se trouvaient dans un monde obscur, devant un avenir sombre. “*In nihil ab nihilo quam cito recidimus*” (Du néant dans le néant, combien rapidement nous retombons), dit une épitaphe de l'époque – paroles dans lesquelles apparaît sans ambiguïté ce à quoi Paul fait référence. C'est dans le même sens qu'il dit aux Thessaloniciens : vous ne devez pas être “abattus comme les autres, qui n'ont pas d'espérance” (*1 Th 4, 13*). Ici aussi, apparaît comme élément caractéristique des chrétiens le fait qu'ils ont un avenir : ce n'est pas qu'ils sachent dans les détails ce qui les attend, mais ils savent de manière générale que leur vie ne finit pas dans le néant. C'est seulement lorsque l'avenir est assuré en tant que réalité positive que le présent devient aussi vivable. Ainsi, nous pouvons maintenant dire : le christianisme n'était pas seulement une “bonne nouvelle” – la communication d'un contenu jusqu'à présent ignoré. (...) Cela signifie que l'Évangile n'est pas uniquement une communication d'éléments que l'on peut connaître, mais une communication qui produit des faits et qui change la vie. La porte obscure du temps, de l'avenir, a été ouverte toute grande. Celui qui a l'espérance vit différemment ; une vie nouvelle lui a déjà été donnée. »

- Texte n°5, *Ibid.*, n°14 : « [Saint Augustin] cite le *Psaume 144* [143], 15 : “Bienheureux le peuple dont le Seigneur est le Dieu”. Et il continue : “Pour faire partie de ce peuple et que nous puissions parvenir [...] à vivre avec Dieu pour toujours, ‘le but du précepte, c'est l'amour qui vient d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi sincère’ (*1 Tm 1, 5*)”. Cette vie véritable, vers laquelle nous cherchons toujours de nouveau à tendre, est liée au fait d'être en union existentielle avec un “peuple” et, pour toute personne, elle ne peut se réaliser qu'à l'intérieur de ce “nous”. Elle presuppose donc l'exode de la prison de son propre “moi”, parce que c'est seulement dans l'ouverture de ce sujet universel que s'ouvre aussi le regard sur la source de la joie, sur l'amour lui-même – sur Dieu. »

- Texte n°6, *Ibid.*, n°26-27 : « Ce n'est pas la science qui rachète l'homme. L'homme est racheté par l'amour. Cela vaut déjà dans le domaine purement humain. Lorsque quelqu'un, dans sa vie, fait l'expérience d'un grand amour, il s'agit d'un moment de “rédemption” qui donne un sens nouveau à sa vie. Mais, très rapidement, il se rendra compte que l'amour qui lui a été donné ne résout pas, par lui seul, le problème de sa vie. Il s'agit d'un amour qui demeure fragile. Il peut être détruit par la mort. L'être humain a besoin de l'amour inconditionnel. Il a besoin de la certitude qui lui fait dire : “Ni la mort ni la vie, ni les esprits ni les puissances, ni le présent ni l'avenir, ni les astres, ni les cieux, ni les abîmes, ni aucune autre créature, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est en Jésus Christ” (*Rm 8, 38-39*). Si cet amour absolu existe, avec une certitude absolue, alors – et seulement alors – l'homme est “racheté”, quel que soit ce qui lui arrive dans un cas particulier. C'est ce que l'on entend lorsqu'on dit : Jésus Christ nous a “rachetés”. Par lui nous sommes devenus certains de Dieu – d'un Dieu qui ne constitue pas une lointaine “cause première” du monde – parce que son Fils unique s'est fait homme et de lui chacun peut dire : “Ma vie aujourd'hui dans la condition humaine, je la vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré pour moi” (*Ga 2, 20*). En ce sens, il est vrai que celui qui ne connaît pas Dieu, tout en pouvant avoir de multiples espérances, est dans le fond sans espérance, sans la grande espérance qui soutient toute l'existence (cf. *Ep 2, 12*). La vraie, la grande espérance de l'homme, qui résiste malgré toutes les désillusions, ce ne peut être que Dieu – le Dieu qui nous a aimés et qui nous aime toujours “jusqu'au bout”, “jusqu'à ce que tout soit accompli” (cf. *Jn 13, 1 et 19, 30*). Celui qui est touché par l'amour commence à comprendre ce qui serait précisément “vie”. Il commence à comprendre ce que veut dire la parole d'espérance que nous avons rencontrée dans le rite du Baptême : de la foi j'attends la “vie éternelle” – la vie véritable qui, totalement et sans menaces, est, dans toute sa plénitude, simplement la vie. Jésus, qui a dit de lui-même être venu pour que nous ayons la vie et que nous l'ayons en plénitude, en abondance (cf. *Jn 10, 10*), nous a aussi expliqué ce que signifie “la vie” : “La vie éternelle, c'est de te connaître, toi le seul Dieu, le vrai Dieu, et de connaître celui que tu as envoyé, Jésus Christ” (*Jn 17, 3*). La vie dans le sens véritable, on ne l'a pas en soi, de soi tout seul et pas même seulement par soi : elle est une relation. Et la vie dans sa totalité est relation avec Celui qui est la source de la vie. Si nous sommes en relation avec Celui qui ne meurt pas, qui est Lui-même la Vie et l'Amour, alors nous sommes dans la vie. Alors nous “vivons”. »

B) *Les lieux d'apprentissage et d'exercice de l'espérance*

- Texte n°1, *Ibid.*, n°32 : « Si personne ne m'écoute plus, Dieu m'écoute encore. Si je ne peux plus parler avec personne, si je ne peux plus invoquer personne – je peux toujours parler à Dieu. S'il n'y a plus personne qui peut m'aider – là où il s'agit d'une nécessité ou d'une attente qui dépasse la capacité humaine d'espérer, Lui peut m'aider. Si je suis relégué dans une extrême solitude... ; celui qui prie n'est jamais totalement seul. »

- Texte n°2, *Ibid.*, n°33 : « Prier ne signifie pas sortir de l'histoire et se retirer dans l'espace privé de son propre bonheur. La façon juste de prier est un processus de purification intérieure qui nous rend capables de Dieu et de la sorte capables aussi des hommes. Dans la prière, l'homme doit apprendre ce qu'il peut vraiment demander à Dieu – ce qui est aussi digne de Dieu. Il doit apprendre qu'on ne peut pas prier contre autrui. Il doit apprendre qu'on ne peut pas demander des choses superficielles et commodes que l'on désire dans l'instant – la fausse petite espérance qui le conduit loin de Dieu. Il doit purifier ses désirs et ses espérances. Il doit se libérer des mensonges secrets par lesquels il se trompe lui-même : Dieu les scrute, et la confrontation avec Dieu oblige l'homme à les reconnaître lui aussi. (...) La non-reconnaissance de la faute, l'illusion d'innocence ne me justifient pas et ne me sauvent pas, parce que l'engourdissement de la conscience, l'incapacité de reconnaître le mal comme tel en moi, telle est ma faute. S'il n'y a pas de Dieu, je dois peut-être me réfugier dans de tels mensonges, parce qu'il n'y a personne qui puisse me pardonner, personne qui soit la mesure véritable. Au contraire, la rencontre avec Dieu réveille ma conscience parce qu'elle ne me

fournit plus d'auto-justification, qu'elle n'est plus une influence de moi-même et de mes contemporains qui me conditionnent, mais qu'elle devient capacité d'écoute du Bien lui-même. »

• Texte n°3, *Ibid.*, n°35 : « L'engagement quotidien pour la continuation de notre vie et pour l'avenir de l'ensemble nous épouse ou se change en fanatisme si nous ne sommes pas éclairés par la lumière d'une espérance plus grande, qui ne peut être détruite ni par des échecs dans les petites choses ni par l'effondrement dans des affaires de portée historique. Si nous ne pouvons espérer plus que ce qui est effectivement accessible d'une fois sur l'autre ni plus que ce qu'on peut espérer des autorités politiques et économiques, notre vie se réduit bien vite à être privée d'espérance. Il est important de savoir ceci : je peux toujours encore espérer, même si apparemment pour ma vie ou pour le moment historique que je suis en train de vivre, je n'ai plus rien à espérer. Seule la grande espérance-certitude que, malgré tous les échecs, ma vie personnelle et l'histoire dans son ensemble sont gardées dans le pouvoir indestructible de l'Amour et qui, grâce à lui, ont pour lui un sens et une importance, seule une telle espérance peut dans ce cas donner encore le courage d'agir et de poursuivre. »

• Texte n°4, « Dieu seul pourrait le réaliser : seul un Dieu qui entre personnellement dans l'histoire en se faisant homme et qui y souffre. Nous savons que ce Dieu existe et donc que ce pouvoir qui "enlève le péché du monde" (*Jn 1, 29*) est présent dans le monde. Par la foi dans l'existence de ce pouvoir, l'espérance de la guérison du monde est apparue dans l'histoire. Mais il s'agit précisément d'espérance et non encore d'accomplissement ; espérance qui nous donne le courage de nous mettre du côté du bien même là où cela semble sans espérance, tout en restant conscients que, faisant partie du déroulement de l'histoire tel qu'il apparaît extérieurement, le pouvoir de la faute demeure aussi dans l'avenir une présence terrible. (...) Nous pouvons chercher à limiter la souffrance, à lutter contre elle, mais nous ne pouvons pas l'éliminer. Justement là où les hommes, dans une tentative d'éviter toute souffrance, cherchent à se soustraire à tout ce qui pourrait signifier souffrance, là où ils veulent s'épargner la peine et la douleur de la vérité, de l'amour, du bien, ils s'enfoncent dans une existence vide, dans laquelle peut-être n'existe pratiquement plus de souffrance, mais où il y a d'autant plus l'obscuré sensation du manque de sens et de la solitude. Ce n'est pas le fait d'esquiver la souffrance, de fuir devant la douleur, qui guérit l'homme, mais la capacité d'accepter les tribulations et de mûrir par elles, d'y trouver un sens par l'union au Christ, qui a souffert avec un amour infini. »¹

• Texte n°5, *Ibid.*, n°44 : « La protestation contre Dieu au nom de la justice ne sert à rien. Un monde sans Dieu est un monde sans espérance (cf. *Ep 2, 12*). Seul Dieu peut créer la justice. Et la foi nous donne la certitude qu'Il le fait. L'image du Jugement final est en premier lieu non pas une image terrifiante, mais une image d'espérance ; pour nous peut-être même l'image décisive de l'espérance. Mais n'est-ce pas aussi une image de crainte ? Je dirais : c'est une image qui appelle à la responsabilité. Une image, donc, de cette crainte dont saint Hilaire dit que chacune de nos craintes a sa place dans l'amour. Dieu est justice et crée la justice. C'est cela notre consolation et notre espérance. Mais dans sa justice Il y a aussi en même temps la grâce. Nous le savons en tournant notre regard vers le Christ crucifié et ressuscité. Justice et grâce doivent toutes les deux être vues dans leur juste relation intérieure. La grâce n'exclut pas la justice. Elle ne change pas le tort en droit. Ce n'est pas une éponge qui efface tout, de sorte que tout ce qui s'est fait sur la terre finisse par avoir toujours la même valeur. »

IV- La charité

A) La charité comme vertu suprême

• Texte n°1, *ST*, IIaIIae, q. 23, a. 6, c. : « Puisque le bien dans les actes humains se prend selon qu'ils sont réglés par la règle due, il est nécessaire que la vertu humaine qui est le principe des actes bons, consiste dans le fait d'atteindre la règle des actes humains. Or il y a une double règle des actes humains, comme on l'a dit ci-dessus, à savoir la raison humaine et Dieu : mais Dieu est la première règle, par laquelle la raison humaine doit être réglée aussi. Et c'est pourquoi les vertus théologales qui consistent dans le fait d'atteindre cette règle première, du fait que leur objet est Dieu, sont plus excellentes que les vertus morales ou intellectuelles qui consistent dans le fait d'atteindre la raison humaine. C'est pourquoi, il est nécessaire aussi que parmi les vertus théologales elles-mêmes, celle-là soit la plus puissante qui atteint Dieu davantage. Or toujours, ce qui est par soi est supérieur à ce qui est par un autre. Mais la foi et l'espérance atteignent Dieu selon que nous proviennent de lui ou la connaissance du vrai, ou l'obtention du bien ; mais la charité atteint Dieu lui-même tel qu'il se tient en lui-même, non tel que de lui quelque chose nous parvient. Et c'est pourquoi, la charité est plus excellente que la foi et l'espérance ; et par conséquent que toutes les autres vertus. »

• Texte n°2, *ST*, IaIIae, q. 65, a. 5, c. : « La charité ne signifie pas seulement l'amour de Dieu mais aussi une certaine amitié avec lui ; celle-ci ajoute à l'amour le fait de rendre amour pour amour de manière mutuelle, avec une mise en commun mutuelle (...). Or cette société de l'homme avec Dieu, qui est une certaine conversation familière avec lui, est commencée à présent ici-bas par la grâce, et sera parfaite à l'avenir dans la gloire : chacune de ces choses est tenue par la foi et l'espérance. C'est pourquoi, de même que quelqu'un ne pourrait avoir une amitié avec un autre s'il ne croyait pas ou s'il désespérait de pouvoir avoir une société ou une conversation familière avec lui, ainsi quelqu'un ne peut avoir d'amitié pour Dieu qui est charité, à moins qu'il n'ait la foi par laquelle il croit à une société

¹ *Ibid.*, n°36-37.

de ce genre et à une conversation de l'homme avec Dieu, et s'il n'espère se rapporter à cette société. Et ainsi, la charité ne peut être en aucune façon sans la foi et l'espérance. »

B) *La charité comme amitié avec Dieu*

- Texte n°1, *In I Cor*, cap. 13, l. 4 : « L'amour est une puissance unitive, et tout amour consiste dans une certaine union. D'où, selon les diverses unions, diverses espèces d'amitié sont distinguées par le Philosophe. Mais nous, nous avons une double union avec Dieu. La première est quant aux biens de la nature que nous participons ici de lui ; l'autre est quant à la beatitude en tant que nous sommes ici-bas participants par la grâce de la félicité céleste, autant que c'est possible ici-bas ; nous espérons aussi parvenir à l'obtention parfaite de cette beatitude éternelle et devenir citoyens de la Jérusalem céleste. Et selon le premier ordre de communion avec Dieu, il y a l'amitié naturelle selon laquelle chaque chose, selon ce qu'elle est, tend vers Dieu comme cause première et bien suprême, et le désire comme sa fin. Selon le second ordre de communion, il y a l'amour de charité par lequel seule la créature intellectuelle aime Dieu. Mais parce que rien ne peut être aimé qui ne soit connu, c'est pourquoi, est exigée d'abord pour l'amour de charité la connaissance de Dieu. Et parce que c'est au-dessus de la nature, est d'abord exigée la foi, qui porte sur ce qui n'apparaît pas. Deuxièmement, afin que l'homme ne défaille pas, ou ne s'égare pas, est exigée l'espérance, par laquelle il tend vers cette fin, comme se rapportant à lui. »

- Texte n°2, *ST*, IIaIIae, q. 23, a. 1, c. : « Puisque donc il y a une mise en commun de l'homme avec Dieu qui nous communique sa beatitude, il faut qu'une amitié soit fondée sur cette mise en commun. De cette dernière, il est dit dans la 1^{ère} épître aux Corinthiens 1, 9 : "Dieu est fidèle, lui par qui vous avez été appelés à la société de son Fils". Or l'amour fondé sur cette mise en commun est la charité. C'est pourquoi il est manifeste que la charité est une amitié de l'homme avec Dieu. »

- Texte n°3, *ibid.*, q. 25, a. 2, ad 2 : « La charité est la communication même de la vie spirituelle par laquelle on parvient à la beatitude. Et c'est pourquoi elle est aimée comme le bien désiré pour tous ceux que nous aimons de charité. »

C) *La charité comme amitié avec le prochain*

- Texte n°1, *ST*, IIaIIae, q. 25, a. 1, c. : « Mais la raison d'aimer le prochain est Dieu : en effet, nous devons aimer dans le prochain le fait qu'il soit en Dieu. D'où il est manifeste que c'est la même espèce d'acte par lequel Dieu est aimé et par lequel le prochain est aimé. Et en raison de cela, l'habitus de charité, non seulement s'étend à l'amour de Dieu, mais aussi à l'amour du prochain. »

- Texte n°2, *QD De virtutibus*, q. 2, a. 4, c. : « Nous pouvons aimer quelqu'un de deux manières : d'une part, en raison de lui-même, d'autre part, en raison d'un autre. Nous aimons quelqu'un en raison de lui-même quand nous l'aimons en raison de son bien propre, c'est-à-dire en tant qu'il est en lui-même honnête, ou qu'il est pour nous plaisant ou utile. Nous aimons quelqu'un en raison d'un autre quand nous l'aimons parce qu'il a un lien avec un autre que nous aimons. En effet, du fait même que nous aimons quelqu'un pour lui-même, nous aimons aussi tous ceux de sa famille, et tous ses consanguins et ses amis, en tant qu'ils ont un lien avec lui (...). Ainsi donc il faut dire que la charité aime Dieu en raison de lui-même ; et en raison de lui, elle aime tous les autres en tant qu'ils sont ordonnés à Dieu ; c'est pourquoi d'une certaine manière, elle aime Dieu dans tous les prochains ; en effet, le prochain est ainsi aimé de charité parce que Dieu est en lui, ou pour que Dieu soit en lui. »

- Texte n°3, *Collationes in decem praeceptis*, art. 2 : « Le premier est l'amour divin, parce que, comme il est dit dans la 1^{ère} Épître de Jean 4, 20 : "Si quelqu'un dit qu'il aime Dieu et qu'il hait son frère, c'est un menteur". En effet, celui qui dit aimer quelqu'un, et a de la haine pour son fils ou pour ses membres, ment. Mais les fidèles, nous sommes tous fils et membres du Christ. (...) Et c'est pourquoi, celui qui hait son prochain n'aime pas Dieu. Le second est le précepte divin. En effet, le Christ au moment de son départ, parmi tous les autres commandements, a surtout recommandé ce commandement en disant en Jean 15, 12 : "Ceci est mon commandement, que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés". En effet, personne ne garde les commandements divins s'il a de la haine pour son prochain. C'est pourquoi, c'est cela qui est le signe de l'observance de la loi divine, l'amour du prochain. D'où le fait que le Seigneur, en Jean 13, 35 déclare : "En cela tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres". Il ne dit pas que c'est dans le fait de ressusciter des morts, ni dans un autre signe évident, mais cela est le signe, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. (...) Le troisième est le fait de communiquer dans la nature. En effet, comme il est dit dans l'Ecclésiastique 13, 19, "tout animal aime celui qui lui est semblable". D'où le fait que, puisque les hommes sont semblables en nature, ils doivent s'aimer les uns les autres. Et c'est pourquoi haïr son prochain est non seulement contre la loi divine, mais aussi contre la loi naturelle. Le quatrième est l'obtention d'un avantage. En effet, tous les biens d'un autre nous sont utiles par la charité. En effet, elle est ce qui unit l'Église et rend toutes choses communes. »

- Texte n°4, *ST*, IIaIIae, q. 44, a. 7, c. : « La raison d'aimer est évoquée du fait que le prochain est nommé : en effet, nous devons aimer de charité les autres pour cette raison qu'ils nous sont proches et selon l'image naturelle de Dieu et selon la capacité de la gloire. Et peu importe qu'il soit appelé prochain, ou frère (...), ou ami (...), car par tous ces termes, la même affinité est désignée. »

- Texte n°5, *De perfectione spiritualis vitae*, cap. 3 : « Il y a en effet deux préceptes de la charité, dont l'un se rapporte à l'amour de Dieu, l'autre à l'amour du prochain. Or ces deux préceptes ont un ordre réciproque selon l'ordre de la charité. Car ce qui doit être principalement aimé de charité est le bien suprême qui nous rend bienheureux, à savoir Dieu ; mais secondairement le prochain doit être aimé de charité, lui qui nous est uni par un certain droit social dans la participation de la bénédiction : c'est pourquoi, ce que nous devons aimer par la charité dans le prochain, c'est que nous parvenions ensemble à la bénédiction. »

- Texte n°6, *De perfectione spiritualis vitae*, cap. 14 : « Bien que chacun des deux soit dit aimé, est véritablement aimé cependant celui à qui on souhaite du bien. Quant au bien que quelqu'un souhaite à un autre, il est dit être aimé comme par accident, en tant qu'il rentre dans l'acte de l'amour de manière conséquente. »

- Texte n°7, *ibid.* : « En effet, de même que les hommes qui sont concitoyens d'une même cité se rencontrent en ce qu'ils sont soumis à un seul prince par les lois duquel ils sont gouvernés, ainsi aussi, tous les hommes en tant qu'ils tendent naturellement à la bénédiction, ont une certaine communion générale dans leur rapport à Dieu comme au principe suprême de tous, la source de leur bénédiction, et le législateur de toute justice. Or il faut considérer que le bien commun selon la droite raison est à préférer au bien propre ; c'est pourquoi chaque partie est ordonnée par un instinct naturel au bien du tout : le signe en est que quelqu'un expose sa main au coup pour conserver le cœur ou la tête, dont la vie de tout l'homme dépend. Or dans la communauté suscitée par laquelle tous les hommes communient dans la fin de la bénédiction, chaque homme est considéré comme une partie ; et le bien commun du tout est Dieu lui-même en qui la bénédiction de tous consiste. Ainsi donc, selon la droite raison et l'instinct de nature, chacun s'ordonne lui-même à Dieu, comme une partie est ordonnée au bien du tout : c'est ce qui est achevé par la charité par laquelle l'homme s'aime lui-même pour Dieu. Puisque donc quelqu'un aime aussi le prochain pour Dieu, il l'aime comme lui-même, et par là la dilection devient sainte elle-même. »

- Texte n°8, *In Rom*, cap. 13, l. 2 : « Le devoir de la dilection fraternelle est accompli de telle sorte qu'il est toujours dû. Premièrement, parce que nous devons la dilection au prochain à cause de Dieu que nous ne pouvons suffisamment remercier. En effet, il est dit dans la 1^{ère} épître de Jean 4, 21 : "Nous avons ce commandement de Dieu que celui qui aime Dieu, aime aussi son frère". Deuxièmement, parce que la cause de la dilection demeure toujours, qui est la similitude de la nature et de la grâce, selon l'Ecclésiastique 13, 19 : "Tout animal aime celui qui lui est semblable, ainsi aussi tout homme celui qui lui est proche". Troisièmement, parce que la charité en celui qui aime ne s'amoindrit pas mais grandit, selon l'épître aux Philippiens 1, 9 : "Je demande que votre charité abonde de plus en plus." »

- Texte n°9, *De perfectione spiritualis vitae*, cap. 15 : « Ce degré de dilection se réduit d'une certaine façon aux limites de la nature : en effet, parce que tous les hommes communient dans la nature de l'espèce, tout homme est naturellement ami pour tout homme. Et cela est montré de manière manifeste en ce qu'un homme oriente sur le chemin un autre homme égaré, et le relève d'une chute, et exprime d'autres effets d'un amour de ce genre. Mais parce que l'homme s'aime naturellement lui-même plus qu'il n'aime un autre, c'est de la même racine que procède le fait que quelque chose soit aimé, et son contraire soit objet de haine, et il s'ensuit que la dilection des ennemis n'est pas comprise dans les limites de la dilection naturelle. »

- Texte n°10, *ibid.* : « À l'amour des ennemis, rien ne peut mouvoir si ce n'est Dieu seul ; en effet ils sont aimés en tant qu'ils sont de Dieu, comme faits à son image et capables de lui. Et parce que la charité préfère Dieu à tous les autres biens, elle ne considère pas le manque de n'importe quel bien qu'elle souffre des ennemis pour les haïr ; mais elle considère plus le bien divin pour les aimer. C'est pourquoi, plus parfaitement brille en l'homme l'amour de Dieu, plus facilement son esprit est-il entraîné à aimer son ennemi. »

- Texte n°11, *ST*, IIaIIae, q. 25, a. 6, c. : « Dans les pécheurs, deux choses peuvent être considérées, à savoir la nature et la faute. Selon la nature, qu'ils tiennent de Dieu, ils sont capables de bénédiction, sur la communication de laquelle la charité est fondée (...). Et c'est pourquoi, selon leur nature ils doivent être aimés de charité. Mais leur faute est contraire à Dieu, et est un empêchement à la bénédiction. D'où le fait que selon la faute, par laquelle ils sont détournés de Dieu, n'importe quel pécheur doit être haï (...). En effet, nous devons haïr dans les pécheurs le fait qu'ils sont pécheurs, et aimer le fait qu'ils sont des hommes capables de bénédiction. Et cela, c'est les aimer vraiment de charité à cause de Dieu. »

- Texte n°12, *ST*, IIaIIae, q. 25, a. 3, c. : « Or je ne peux au sens propre vouloir du bien à une créature irrationnelle, parce qu'il ne lui est pas propre d'avoir un bien, mais c'est le propre seulement de la créature rationnelle qui est maîtresse de se servir du bien qu'elle a par le libre arbitre. Et c'est pourquoi le Philosophe dit au livre II de la Physique, qu'à des êtres de ce genre nous ne disons pas que du bien ou du mal leur arrive, si ce n'est par similitude. »

- Texte n°13, *ibid.* : « Les créatures irrationnelles peuvent cependant être aimées de charité comme des biens que nous voulons aux autres, à savoir en tant que par la charité nous voulons qu'elles soient conservées pour l'honneur de Dieu et l'utilité des hommes. »

- Texte n°14, *De perfectione spiritualis vitae*, cap. 17 : « Mais il y en a d'autres qui accordent aux prochains les biens spirituels et divins qui sont au-dessus de la nature et de la raison, à savoir la doctrine divine, le fait de conduire par la main vers Dieu, et la communication des sacrements spirituels. (...) Or la communication de biens de ce genre se rapporte à une perfection singulière de la dilection fraternelle, car par ces biens l'homme est uni à la fin ultime en quoi consiste la perfection suprême de l'homme. (...) Les biens qu'ils donnent aux prochains sont au-dessus d'eux-

mêmes. Et il est encore ajouté à cette perfection si les biens spirituels de ce genre ne sont pas donnés seulement à un ou deux, mais à toute une multitude. »

• Texte n°15, *In Rom*, cap. 13, l. 2 « “Ton prochain” se rapporte à tout homme et même aux saints Anges (...). En effet, par le nom de prochain on entend quiconque fait miséricorde à un autre (...). Or, parce que le prochain est proche de son prochain (“quia proximus est proximo proximus”), il s’ensuit que celui-là aussi qui reçoit la miséricorde de quelqu’un est dit son prochain. Mais les saints anges exercent pour nous la miséricorde, et nous devons l’exercer envers tous les hommes, comme nous devons la recevoir d’eux quand nous en avons besoin. De là, il est clair que les saints Anges comme tous les hommes sont dits être nos prochains, parce que la bénédiction vers laquelle nous tendons, ou ils l’ont déjà, ou ils y tendent avec nous. »

• Texte n°16, « La bénédiction parfaite de l’homme consistant dans la jouissance de Dieu, son affectivité devait donc être disposée au désir de cette jouissance divine, désir semblable au désir naturel de bénédiction que nous voyons en l’homme. Or le désir de jouir d’une chose est causé par l’amour qu’on a pour elle. L’homme qui tend à la bénédiction parfaite doit donc nécessairement être conduit à l’amour de Dieu. Or rien ne nous conduit à aimer quelqu’un comme de faire l’expérience de l’amour qu’il a pour nous. Et Dieu ne pouvait montrer aux hommes son amour pour eux avec plus d’efficacité que par cette volonté de s’unir à l’homme dans une personne : le propre de l’amour, c’est en effet d’unir, autant qu’il est possible, l’aimant à l’aimé. Pour l’homme qui tend à la bénédiction parfaite, Dieu devait donc nécessairement se faire homme. Qui plus est. Puisque l’amitié consiste dans une certaine égalité, des <êtres> inégaux sur de nombreux points ne peuvent pas, semble-t-il, être unis dans l’amitié. Pour qu’il y ait une amitié plus intime entre Dieu et l’homme, il était donc opportun que Dieu se fit homme, puisque l’homme est naturellement l’ami de l’homme. »

• Texte n°17, *Contra Gent.*, lib. IV, cap. 54, 5-6 : « C’est l’Esprit Saint qui nous rend amoureux de Dieu ; or tout aimé est en quelque façon dans l’aimant ; il est donc nécessaire que, par l’Esprit Saint, le Père et le Fils habitent également en nous. (...) Dieu aime manifestement beaucoup ceux qu’il a rendus amoureux de lui par l’Esprit Saint. (...) Or tout aimé est dans l’aimant. Il est donc nécessaire que par l’Esprit Saint, non seulement Dieu soit en nous, mais aussi nous en Lui. (...) Le propre de l’amitié, c’est de révéler ses secrets à son ami. En effet, l’amitié conjoint les sentiments, et fait pour ainsi dire de deux coeurs un seul, si bien que ce que quelqu’un révèle à son ami ne paraît pas s’éloigner de son cœur (...). Puisque nous sommes constitués amis de Dieu par l’Esprit Saint, il convient de dire que les mystères de Dieu sont révélés aux hommes par cet Esprit. (...) Mais le propre de l’amitié n’est pas seulement de révéler ses secrets à un ami à cause de l’unité de sentiment ; cette même unité exige aussi qu’on communique à son ami ce qu’on possède : en effet, un ami étant pour un homme comme un autre soi-même, on doit nécessairement secourir son ami comme soi-même, en lui communiquant ce qu’on possède. Et c’est pourquoi on a dit que le propre de l’amitié était de vouloir et de faire du bien à son ami. (...) Or c’est en Dieu, dont la volonté est efficace, que cela se réalise le mieux. Il convient donc de dire que tous les dons de Dieu nous sont donnés par l’Esprit Saint. »

Prière finale

« Ô Mère, aide notre foi !

Ouvre notre écoute à la Parole, pour que nous reconnaissions la voix de Dieu et son appel.

Éveille en nous le désir de suivre ses pas, en sortant de notre terre et en accueillant sa promesse.

Aide-nous à nous laisser toucher par son amour, pour que nous puissions le toucher par la foi.

Aide-nous à nous confier pleinement à Lui, à croire en son amour, surtout dans les moments de tribulations et de croix, quand notre foi est appelée à mûrir.

Sème dans notre foi la joie du Ressuscité.

Rappelle-nous que celui qui croit n’est jamais seul.

Enseigne-nous à regarder avec les yeux de Jésus, pour qu’il soit lumière sur notre chemin. Et que cette lumière de la foi grandisse toujours en nous jusqu’à ce qu’arrive ce jour sans couchant, qui est le Christ lui-même, ton Fils, notre Seigneur ! »²

² *Lumen fidei*, n°60.